

Éléments de réflexion sur les verbes à préposition et les verbes à particule dans la grammaire anglaise

SILUE Nanourgo Djibril

Département d'Anglais
Université de Cocody - Abidjan
siluedjibril@yahoo.fr

Résumé :

L'objet de cette étude est de proposer une théorie cohérente et intelligible des verbes à préposition et des verbes à particule dans la grammaire anglaise, car il nous est apparu paradoxal d'établir une relation d'identité ou d'équivalence entre une préposition et une particule et de continuer à opposer « prepositional verbs » et « phrasal verbs ».

Le simple fait qu'il existe chez les grammairiens deux étiquettes différentes pour qualifier ces verbes de discours suggère déjà qu'il nous faut maintenir une distinction (méta)linguistique entre particule et préposition. S'il arrive de rencontrer ça et là quelques caractérisations syntaxiques qui semblent distinguer le verbe à préposition du verbe à particule, rares sont les grammairiens qui se sont essayés à chercher à comprendre ce qui différencie une particule d'une préposition probablement à cause de leur morphologie souvent identique. Mais les deux exercices vont de pair, et on ne pourra envisager de les cerner dans leur systématisme qu'à condition d'articuler l'un avec l'autre.

Mots clés : *verbe, préposition, particule, langue, discours, métalinguistique, subduction*

Abstract :

The objet of this study is to suggest a coherent and intelligible theory about prepositional and phrasal verbs in English grammar. For It might seem quite nonsensical to equate prepositions with particles, as it is commonly purported, and still keep on opposing prepositional verbs and phrasal verbs.

The simple fact that there are two labels according to grammarians for these kinds of verbal phrases implies that we should hold a preposition distinct from a particle, from a (meta)linguistic point of view. Even though one might, now and then, read about some syntactic discrepancies between prepositional verbs and phrasal verbs in many grammar books, they scarcely sketch out any detailed analysis as to what distinguishes a preposition from a particle probably because they most of the time look alike. But both tasks go hand in hand, and unless we joint one with the other, we should not grasp the way they systematically work in the English language.

Key words : *verb, preposition, particle, language, discourse, metalinguistic, subduction*

Éléments de réflexion sur les verbes à préposition et les verbes à particule dans la grammaire anglaise

Introduction

L'une des idiosyncrasies de la grammaire anglaise qui pourrait justifier certaines difficultés dans l'apprentissage¹ chez certains apprenants réside dans l'omniprésence dans les énoncés de structures verbales complexes connues chez les grammairiens sous les étiquettes « phrasal verbs » ou verbes à particules et « prepositional verbs » ou verbes à préposition avec leur multiple usages. Il est aussi une réalité que même la plupart des éminents grammairiens et linguistes, anglophones ou pas, évitent de s'aventurer sur ce terrain assez mal défriché et aux contours erratiques. Les quelques rares mentions qui sont faites à ce type particulier de verbes dans certains manuels ou dictionnaires se limitent généralement soit à de la traduction interlingue, soit à du taxinomique et du classificatoire : certains de ces verbes sont dits « séparables » et d'autres « inséparables », avec à la clé quelques énoncés fabriqués in vitro pour servir les besoins du grammairien et du lexicographe. Une grammaire taxinomique est forcément une grammaire d'aval qui lie les choses aux choses et non à leur cause première; elle ne se préoccupe pas de remonter en amont pour comprendre les causes qui unissent divers types de phénomènes. Des types de questions que l'on se posera à propos de cette catégorie particulière de verbes dépendront les réponses que l'on obtiendra à leur sujet. Pour notre part, nous voulons comprendre la nature même de ces structures verbales et saisir leur mécanisme de fonctionnement pour enfin de compte justifier leur présence dans certaines langues en général et dans la syntaxe anglaise en particulier.

Les verbes à particules et les verbes à préposition ont ceci de particulier qu'ils nous exigent, à nous grammairiens et linguistes, afin de dévoiler leur fonctionnement, de non seulement articuler syntaxe et sémantique, mais aussi de conjuguer constamment diachronie et synchronie car s'ils ont progressivement acquis une certaine prépondérance, cela est sans doute dû à l'évolution globale de la syntaxe anglaise qui s'est sans cesse reconstituée au fil des siècles pour aboutir à la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. Si certains pensent que les verbes à particules ont toujours existé dans la langue anglaise et sont une de ses marques et originalités, ils s'abusent parce que ces types de verbes ont émergé surtout pendant la période moderne et on en trouve quelques traces dans d'autres langues indoeuropéennes et non indoeuropéennes².

L'exercice nous permettra de comprendre qu'en réalité, ce qui fait la complexité du verbe à particule et du verbe à préposition, c'est qu'ils sont constamment tirillés entre LANGUE et DISCOURS d'un point de vue ontogénétique et phylogénétique. Ils tiennent leur substance de la langue et leur forme du discours en ce sens qu'ayant perdu leurs éléments formateurs dès la langue, ils laissent le soin au discours de combler ce vide sémantico-formel par l'adjonction d'une particule ou d'une préposition, cas de discours, en convenance avec la visée de discours. L'exercice consistera donc à articuler constamment ces trois domaines : langue/discours, syntaxe/sémantique, diachronie/synchronie.

Il va sans dire que nous n'avons pas la prétention de traiter avec exhaustivité, en ces quelques pages, d'un sujet qui a souvent été l'objet de thèses de doctorat, mais plutôt de proposer un cadre théorique cohérent et général pouvant nous servir de grille de lecture pour appréhender des phénomènes évolutifs et fonctionnels dans l'entier systématique du langage. Notre regard se portera donc sur quelques cas qui éclaireront du même coup l'ensemble des éléments de la classe dont la liste et l'usage ne cessent de s'étendre dans la syntaxe anglaise.

¹ Nous nous basons ici sur notre expérience de professeur d'Anglais dans l'enseignement secondaire.

² L'usage de particules dans une langue comme le chinois a été décrit par plusieurs auteurs dont Claude Hagège (1982) et Adamczewski (1991).

1- Du verbe synthétique au verbe analytique : problème de syntaxe diachronique

Le verbe, dans les langues qui le distinguent formellement des autres classes de mots, joue un rôle très important dans la construction des énoncés car c'est lui qui détermine les fonctions actanciennes dans le discours ; il n'y a de sujet et de complément que par rapport au verbe. C'est d'ailleurs pour cette raison que Tesnière en a fait l'organon de sa syntaxe, le nœud structural qui régit les actants selon sa valence. Mais le verbe possède certainement d'autres caractéristiques sémantico-formelles dans la typologie des parties du discours.

1-1 Typologie linguistique de la catégorie verbale

Les spécialistes du langage, depuis l'antiquité, ont tenté de caractériser le verbe en propre en le distinguant des autres classes de mots. On se souvient encore que c'est surtout Platon qui avait été l'un des premiers à distinguer le nom du verbe:

Les noms étaient des termes qui pouvaient assumer, dans une phrase, la fonction de sujet du prédicat, tandis que les verbes étaient des termes qui pouvaient exprimer l'action ou la qualité représentée par le prédicat.³

Aristote devait à son tour parachever cette classification syntaxique et notionnelle des parties de discours mais en distinguant cette fois le verbe de l'adjectif, contrairement à Platon qui les rangeait dans la même catégorie. Comme caractéristiques formelles de la catégorie verbale, Aristote retenait essentiellement *le temps*, *la personne* et *la voix*. Les Stoïciens y adjoignirent *l'aspect*, et *la transitivité*. Mais ces caractérisations sémantico-formelles du verbe n'ont rien d'universel dans la mesure où elles reflètent particulièrement les langues grecque et latine. On sait toute la controverse qu'elles ont suscitée dans la pensée occidentale moderne à cause notamment de leur caractère circulaire. Ce qui devait susciter chez d'autres grammairiens et linguistes des typologies apparemment différentes de celles élaborées par les scolastiques.

Entre autres approches « modernes »⁴, on peut citer celle de Jespersen, qui semble s'accorder avec Tesnière sur la place centrale de la catégorie verbale ; en effet pour lui (1971:105) :

Le verbe est porteur de la vie du discours, et c'est cela qui en fait un élément essentiel de la construction des phrases : en effet, une phrase comporte pratiquement toujours un verbe, et l'on ne rencontre qu'exceptionnellement des combinaisons de mots où ne figure aucun verbe et que l'on puisse pourtant considérer comme complètes.⁵

S'inspirant de la distinction aristotélicienne entre substance et accidents, Jespersen considère les substantifs comme des mots de **rang 1**, les adjectifs et les verbes des mots de **rang 2** et les adverbes des mots de **rang 3**. Mais à la différence des adjectifs qui sont des **adjoins** (mots de rang 2 dans une jonction : *a barking dog*), les verbes sont des **adnexes** (mot de rang 2 dans un nexus : *the dog barks*). Jespersen se rapproche ainsi, par cette classification, de la typologie élaborée par Gustave Guillaume à travers le concept d'incidence. Dans la Psychomécanique guillaumienne, le substantif est la seule catégorie à posséder une incidence interne positive alors que le verbe et l'adjectif ont une incidence externe de premier degré suivie de la catégorie adverbiale avec une incidence externe de second degré. Par ailleurs, que ce soit chez Jespersen ou chez Guillaume, les typologies élaborées traduisent la nécessité de hiérarchiser les unités du lexique que sont le nom, l'adjectif, le verbe et l'adverbe.

³ LYONS, John, (1970), *Linguistique Générale: Introduction à la Linguistique Théorique* (voir bibliographie)

⁴ On ne peut nier que la plupart des typologies modernes des parties du discours sont soit fondées sur l'ontologie aristotélicienne, soit une reformulation et/ou un ré-étiquetage des catégories traditionnelles (voir notamment chez Saussure, Chomsky, Jespersen, Guillaume, Pottier etc.)

⁵ On objectera à Jespersen qu'il existe en russe et en chinois, rien que dans ces deux langues, des énoncés sans verbes mais qui sont toutefois considérés comme complets.

Les unités lexicales (et grammaticales) peuvent être hiérarchisées selon leur rapport avec l'extralinguistique et le métalinguistique. Les mots lexicaux sont des unités de premier plan (la phase 1 selon la terminologie d'Adamcewski) parce qu'ils restent proche du domaine extralinguistique alors que les mots grammaticaux sont tournés vers le métalinguistique, ce sont des unités de second plan (phase 2). Mais toutes les unités lexicales ne sont pas équidistantes du plan extralinguistique. Cette figure (Silué, 2010 :448) nous laisse entrevoir cet ordre en système des éléments sémantiques et surtout de la catégorie verbale :

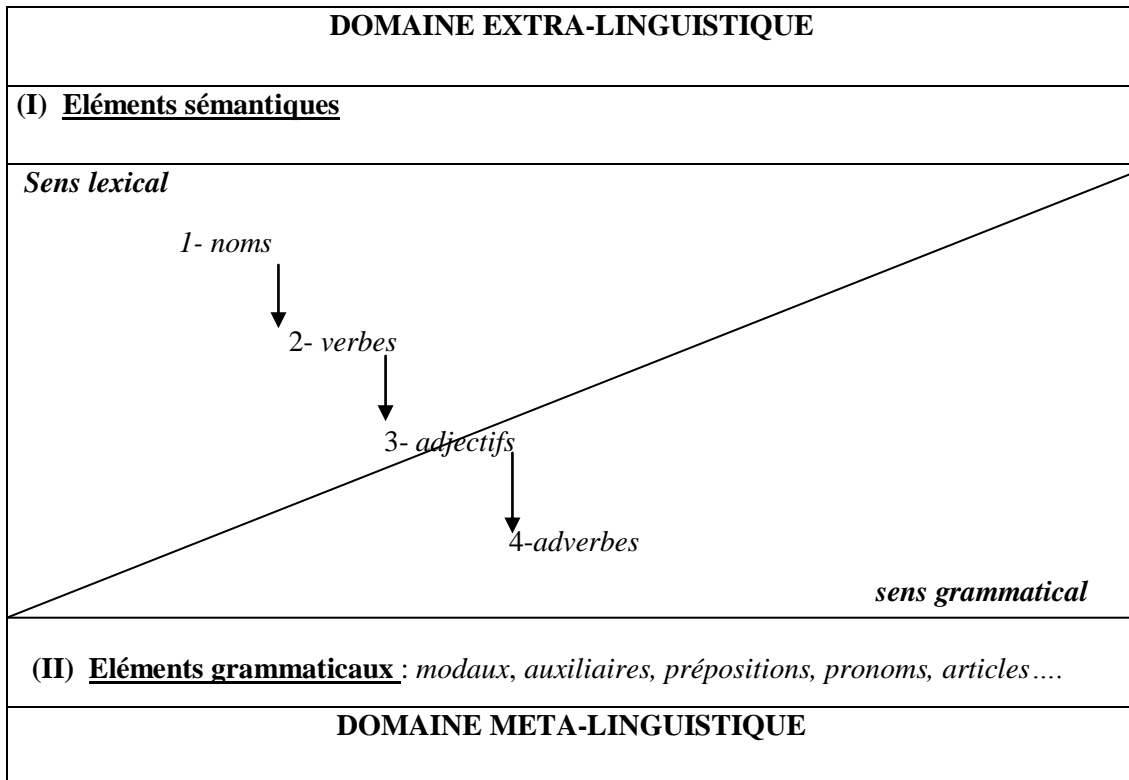


FIGURE 1 : Hiérarchie métalinguistique entre les parties du discours

Cette figure a un avantage certain sur toutes les autres caractérisations notionnelles et syntaxiques des parties du discours élaborées jusqu'à maintenant en ce sens qu'elle peut se targuer de l'universalité de la hiérarchisation qu'elle suggère. Dans l'organisation systématique de la langue, la catégorie verbale est toujours décalée d'un plan vers le métalinguistique⁶ par rapport au nom, ce qui laisse ressortir que le verbe est une catégorie plus métalinguistique que le nom. Mais dans l'histoire générale de la syntaxe anglaise, on note très nettement un rapprochement systématique poussé des éléments sémantiques vers le plan métalinguistique à cause notamment d'un délabrement progressif de la structure morphologique d'un système linguistique à un autre.

⁶ On pourra corroborer cette hiérarchisation quand il s'agira de dériver un verbe à partir d'un nom, un adjectif à partir d'un verbe et un adverbe d'un adjectif comme dans : *nature* → *naturel* → *naturellement* ou dans *Convenir* → *convenable* → *convenablement* (Voir Silué, 2010 : 449).

1-2 Structure morphologique de la catégorie verbale dans la syntaxe anglaise

Cette partie se veut être un aperçu⁷ de l'évolution de la structure morphologique du verbe à travers les différents systèmes linguistiques depuis le Viel-anglais (VA) jusqu'à l'anglais dit contemporain. Cet aperçu nous conduira à saisir les mécanismes par lesquels nous sommes passés d'une structure synthétique du verbe à une structure analytique. On gardera aussi en mémoire que ce que nous dirons pour la catégorie verbale vaudra également pour les autres catégories grammaticales.

1-2-1- Morphologie du verbe en VA

Le verbe en VA (période comprise entre 450 et 1150) possède en gros deux modes avec chacun son paradigme de conjugaison selon qu'on a affaire au temps présent ou passé : l'indicatif (présent et prétérit) et le subjonctif (présent et prétérit). Le présent de l'indicatif présente un paradigme de conjugaison assez régulier avec les terminaisons suivantes : *-e*, *-est*, *-eth* (pour le singulier) et *-ath* (pour les trois personnes du pluriel) comme dans :

Specan : ic sprece, thū spricest, hē spriceth, wē (gē, hie) sprecaþ.

Les paradigmes de conjugaison du passé varient selon qu'on a affaire à un verbe fort (avec alternance vocalique de voyelle radicale) ou à un verbe faible (radical + suffixe à dentale, *-de* ou *-te*). Le subjonctif possède seulement deux terminaisons (*-e* pour le singulier, *-en* pour le pluriel) qu'on ajoute au radical du présent de l'indicatif (pour le subjonctif présent) ou au radical du prétérit (pour le subjonctif passé). On peut aussi noter des formes non conjuguées du verbe que sont l'infinitif (*-an*), le participe passé (*-en* pour les verbes forts et suffixe à dentale pour les verbes faibles) et le participe présent (*-ende*).

On peut remarquer que le système morphologique du verbe en VA est riche en flexions, correspondant ainsi à l'état de structure du système linguistique qu'on a d'ailleurs qualifié de langue synthétique. Mais cette structure synthétique du VA représente déjà une simplification du système flexionnel indo-européen et ensuite germanique. Ce délabrement va connaître son paroxysme pendant la période de la conquête normande.

1-2-2- Morphologie du verbe du Moyen Anglais (MA) à l'Anglais Moderne (AM)

La période moyenne de la langue anglaise commence avec l'intronisation du Normand Guillaume le Conquérant à la tête de L'Angleterre en 1066. Le français ayant été déclaré langue officielle pendant cette période, l'anglais est plutôt demeuré le moyen de communication de la basse classe de la société. Certains historiens et linguistes attribuent le délabrement accéléré du système casuel et flexionnel à cette « plébéisation » de la langue pendant la conquête normande.

Au niveau de la morphologie du verbe, on assiste à un affaiblissement suivi d'une confusion des désinences finales inaccentuées. Cela entraîne une réduction substantielle des paradigmes de conjugaison, une tendance qui ira crescendo jusqu'à la disparition quasi-totale des désinences à la fin des verbes pendant la période moderne. Aujourd'hui, nous observons, comme vestige de ce système désinentiel de la catégorie verbale, le *-s* de la troisième personne du singulier, *-ing* dans les formes dites « progressives », et les suffixes à dentale (*-ed*) au prétérit et au participe passé.

Une observation panoramique et panchronique du système linguistique anglais nous incite à établir une corrélation systématique entre la sénescence du système casuel et désinentiel et l'émergence des prépositions et des particules parce qu'en VA, où les flexions sont assez présentes, les mots grammaticaux autonomes comme les articles et les prépositions sont d'un usage plutôt relatif ; ils

⁷ Nous avons choisi d'éviter certains aspects non-pertinents pour l'objet de cet article, notamment la distinction entre verbes forts et verbes faibles, les perfect-présents et les différences dialectales dans la morphologie du verbe.

gagneront ensuite en proportion au fur et à mesure que les flexions disparaîtront. Mais cette corrélation entre flexions et mots grammaticaux autonomes est un fait de linguistique générale qui outrepassa le cadre d'une langue particulière. La langue anglaise en particulier et les langues indoeuropéennes en général en sont des manifestations prototypiques. Ces faits tiennent au mouvement général de la pensée en construction de langage qui procède soit par synthèse soit par analyse dans l'articulation du sensible et de l'intelligible.

Gustave Guillaume, dans sa théorie psychomécanique, nous enseigne que la structure morphologique d'un système linguistique est fonction de la position de la ligne de partage qui sépare langue et discours dans l'entier systématique du langage. Cette ligne de partage nous donne figurativement ceci (Silué, 2010 : 229) :

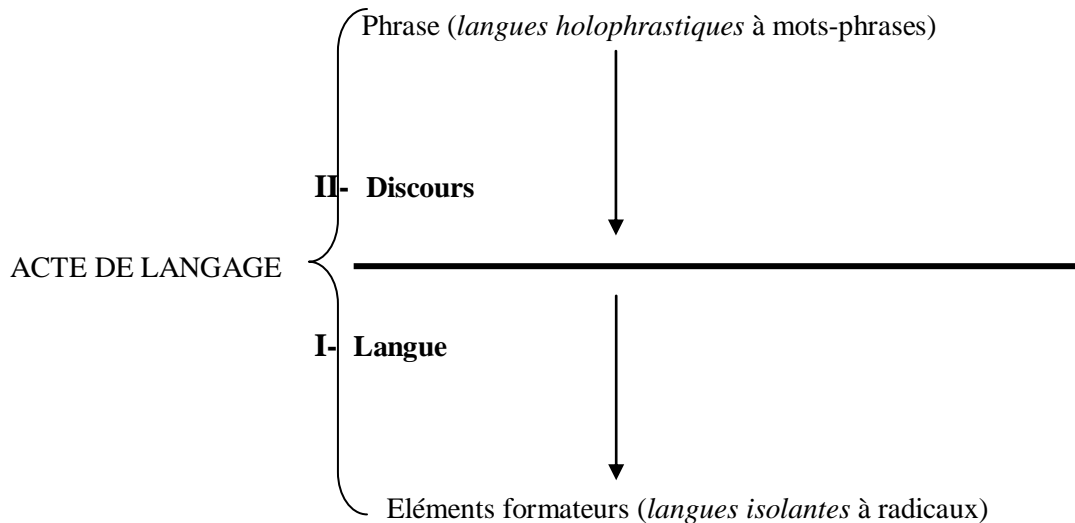


Figure 2 : Ligne de partage en LANGUE et DISCOURS dans le langage

Cette ligne de partage résume à elle seule toute l'histoire de la structure morphologique des langues indoeuropéennes en général et surtout celle de la langue anglaise. Aux deux extrémités de la ligne de partage nous avons d'une part, au niveau Langue, des langues de structures analytiques où chaque élément formateur correspond à un mot, donc une langue monosyllabique, et d'autre part, à l'autre extrême, au niveau Discours, des langues de structures synthétiques à mots-phrases. Entre les deux extrêmes, toutes les variations de structure sont possibles selon la position de la ligne de partage et corrélativement en fonction de l'espace dont dispose, dans l'acte de langage, le fait de langue ou le fait de discours pour se construire. Ainsi selon Guillaume (1971 : 23) :

Là où le fait de langue se réduit, en corrélation avec le fait de discours augmenté à proportion, la morphologie incorporée au mot disparaît, faisant place à une morphologie rendue par des mots ayant le pouvoir de se soutenir dans la langue comme mots. Et dans le cas où cette réduction de fait de langue serait extrêmement poussée, on verrait le mot ne plus incorporer aucune indication grammaticale et toutes les indications grammaticales – même celles de nombre et de genre même celles qui font l'espèce du mot (la partie du discours) -, étant sorti du mot, se rendre par mots distincts.

L'évolution des structures morphologiques des langues indoeuropéennes se résume en un mouvement toujours descendant⁸ de la ligne de partage, séparatrice de la langue et du discours,

⁸ On peut s'imaginer que lorsque la ligne de partage atteindra, dans son mouvement descendant ou ascendant, l'une des extrémités dans l'acte de langage, le cycle reprendra là où il s'est arrêté. Les langues suivraient ainsi une sorte d'évolution cyclique en étant successivement agglutinantes → flexionnelles → isolantes et ensuite agglutinantes et ainsi de suite sans fin.

réduisant de plus en plus l'espace dont dispose le mot pour se construire, l'empêchant ainsi d'incorporer en lui des éléments formateurs comme les désinences, qui sont des cas de langue selon Guillaume. La charge revient donc au discours de suppléer à la perte des désinences par l'entremise de mots grammaticaux autonomes pour exprimer les fonctions grammaticales. Dans le plan du nom, cela se traduit par une perte des désinences casuelles exprimant des fonctions grammaticales comme le nominatif, l'accusatif, le datif, l'ablatif pour laisser place à des prépositions et des articles chargés d'exprimer les mêmes fonctions.

Ce phénomène général de déplétion des éléments formateurs dans la construction du mot est d'autant plus accentuée dans la langue anglaise qu'on la compare de plus en plus au chinois. En fait, l'anglais est beaucoup plus avancé dans ce domaine que les autres langues indoeuropéennes à cause de son histoire tourmentée de guerres, de conquêtes et d'invasions. La catégorie verbale semble avoir été affectée plus que toute autre.

Un simple décompte statistique nous révélera que près de la moitié des verbes anglais ont une structure monosyllabique⁹ parce que la plupart des éléments formateurs qui contribuaient à lui conférer une certaine autonomie syntaxique et sémantique ont été perdus pendant sa phylogénèse. Avec donc cette perte d'autonomie, le verbe, tout comme le nom, s'en remet au discours pour assurer sa place dans la syntaxe anglaise. On pourrait, à travers des exemples, corroborer cette véritable révolution dans la structure morphologique du verbe:

(1)- *Wille ic āsecgan sunu Healfdenes...* (Crépin, énoncé du VA)

« Je veux **dire** au fils d'Healfdene... »

Notre attention se portera particulièrement sur le verbe « *āsecgan* » (dire), qui, comme on peut l'imaginer, est l'ancêtre du verbe « *say* » en AM. De l'une à l'autre forme, on observe que seul le radical est conservé, le préfixe (ou préverbe) et le suffixe ayant disparu par affaiblissement progressif. C'est le même phénomène que nous observons dans cet autre énoncé :

(2)- *Hē hæfð nū ġemearcod ānne middangeārd Þær he hæfð mon
ġeworhtene æfter his onlicnesse.*

« Il a maintenant **fait** un monde où il tient l'homme **créé** à son image » (trad. De Mossé)

Dans l'énoncé (2), « *ġemearcod* » est l'ancêtre de « *made* » en AC, il partage avec « *ġeworhtene* » le statut de participe passé. Le préverbe « *ġe* » était préfixé au participe passé du verbe pour marquer l'accompli ; il s'affaiblira plus tard en « *i* » en MA (*icoren* > *chosen*, *ispeken* > *spoken*) pour ensuite disparaître pendant la période moderne. On en trouve des traces en allemand moderne.

Nous déduisons de ce qui précède que le verbe a subi une double perte dans ce processus de déplétion, une perte morphologique et une perte sémantique même si la première s'offre d'emblé à l'observation mieux que la deuxième. Mais la perte sémantique est une conséquence logique de la réduction morphologique. En termes logico-sémantiques, nous dirons que la réduction morphologique a entraîné une réduction de la compréhension des verbes en anglais, donc une extension de leur sens. C'est d'ailleurs le point de vue adopté par Guillaume (1971 : 167) :

Le verbe de langue, en anglais, laisse souvent en lui, au point de la compréhension, un vide important que la préposition, tardivement appelée, a la charge de combler. Ce vide, là où il est très grand, a cette conséquence que le verbe, par lui-même, manque de compréhension. Comme exemple, on peut

⁹ Dans le lexique anglais, il faut surtout distinguer les mots d'origine anglo-saxonne de ceux qui ont été empruntés à des langues romanes comme le latin et le français vers la fin de la période moyenne au moment justement où le système flexionnel disparaissait de la structure morphologique. Les différences entre les deux couches du lexique se remarquent surtout au niveau de leurs structures syllabiques : monosyllabique et dissyllabique pour les mots d'origine anglo-saxonne et polysyllabique pour les emprunts aux langues romanes.

citer le verbe *to get*, dont la signification en langue est à peu près infixable, et qui en discours, par l'addition d'une préposition en convenance avec la visée de discours, arrive à signifier des actes très différents.

C'est donc ce vide compréhensif qui pousse les verbes anglais à chercher en dehors d'eux-mêmes des complémentations sémiques qui se traduisent le plus souvent par la postposition de particules et de prépositions. Du verbe synthétique de langue, nous sommes passés progressivement au verbe analytique de discours¹⁰, et selon Guillaume (1971 : 167) :

Un verbe de discours est un verbe formé tardivement, pendant la construction de la phrase, par l'adjonction, plus ou moins tardive elle-même dans le développement de la phrase, d'une préposition au verbe. Une langue comme l'anglais, qui a fait une grande fortune au verbe de discours, a tendu corrélativement à réduire la compréhension du verbe de langue ; et elle en est arrivée ainsi à avoir des verbes – verbes de discours – où le verbe de langue n'est pas beaucoup qu'un auxiliaire de préposition.

Mais les différentes langues accorderont une certaine prépondérance au verbe de discours selon la structure morphologique du verbe. En français, où le verbe a une structure synthétique avec les terminaisons et de nombreux paradigmes de conjugaison, l'usage de verbe de discours est plutôt relatif avec une préférence accentuée pour les verbes de langue.

Cependant, le verbe, dans sa quête discursive de complémentation sémique, a un éventail de choix à sa portée selon la visée du discours et selon l'effet de sens recherché. Dans la langue anglaise en général, on distingue et on oppose deux types de verbes de discours : les verbes **à prépositions** (*prepositional verbs*) et les verbes **à particules** (*phrasal verbs*). Mais le fait est que les grammairiens ne s'accordent pas très souvent sur la différence (méta)linguistique entre une préposition et une particule puisque certains assimilent même les deux à cause de leur structure très souvent monosyllabique. Alors une préposition est-elle une particule et une particule une préposition ? C'est la réponse à cette interrogation qui nous permettra de cerner ce qui (dés)unit verbe prépositionnel et verbe à particule.

2- Préposition et /ou particule ? : Typologies

S'il est vrai que certains vocables présentent des caractéristiques sémantico-formelles qui facilitent leur classification dans les différentes classes de mots, certains se sont avérés être un véritable casse-tête pour les linguistiques descriptivistes. On a très souvent du mal à saisir ce qui différencie formellement et sémantiquement un adverbe d'une préposition, ou un adverbe d'une conjonction à cause notamment du caractère perméable des dites catégories et de la nature circulaire des définitions qu'on leur attribue. C'est cette confusion terminologique doublée d'une incertitude fonctionnelle qui avait poussé les scolastiques à établir la classe des particules qu'on pourrait considérer comme un fourre-tout paradigmatique destiné à accueillir tout mot qui embarrasserait le grammairien. Jespersen semble relayer cette approche issue de la grammaire traditionnelle (1971 :106) :

Presque toutes les grammaires considèrent les adverbes, les prépositions, les conjonctions et les interjections comme quatre « parties du discours » distinctes, comme s'il y avait entre elles une distance égale à celle qui sépare

¹⁰ L'allemand oppose également des verbes de langues synthétiques à des verbes de discours analytiques. Nous avons un exemple avec le verbe **gehen** employé avec la préposition **durch** : *Ich durchgehe Wald und Wiese* (je traverse forêt et prairie) et *Ich gehe die Rechnung durch* (J'examine le compte). De **durchgehen** (traverser) à **gehen durch** (examiner), on observe un passage d'un **sens concret** à un **sens abstrait** dans la structure sémantique du verbe. Nous reviendrons sur cette différence métalinguistique entre sens concret (extralinguistique) et sens abstrait (métalinguistique).

les substantifs, les adjectifs, les pronoms et les verbes. Mais cette approche à l'inconvénient d'exagérer énormément ce qui différencie ces mots et de minimiser dans cette même mesure ce qu'ils ont en commun. C'est pourquoi je propose que l'on revienne à la terminologie traditionnelle qui considère qu'il n'y a là qu'une seule classe, celle des « particules ».

On s'imagine aisément les conséquences pour la science du langage de ce type de raccourci terminologique. L'absence de cadre théorique cohérent a toujours poussé certains spécialistes du langage à des solutions ad hoc très sommaires et inopérantes. Cependant, l'approche des scolastiques relayée par Jespersen a trouvé un écho favorable chez la plupart des grammairiens anglicistes. Chez Maclin (1994 :237) par exemple : « Particle is sometimes used to mean a short word, especially a conjunction or a preposition that is used to complete a construction but that is not the most important part of it ».

Si donc la plupart des grammairiens s'accordent à établir une relation d'équivalence ou d'inclusion entre particule et préposition, alors on peut s'interroger sur la pertinence de maintenir une distinction entre verbe prépositionnel et verbe à particule comme s'obstine à le faire Maclin (idem : 354-355). Car en termes logico-mathématiques, nous pouvons formuler les équations suivantes :

Si prép. = part. alors Vprép. = Vpart. et Si Vprép. ≠ Vpart. alors prép. ≠ part.

Parce que la langue est une construction à visée de système fondée sur la position et l'opposition des formes qui la constituent, nous pensons qu'il serait linguistiquement justifié et approprié de maintenir une distinction surtout métalinguistique entre préposition et particule. C'est pour n'avoir pas su systématiser cette différence que la plupart des théories linguistiques ont toujours du mal à assigner un statut grammatical cohérent et homogène à la particule. Par ailleurs, le terme "verbe à préposition" pourrait lui-même prêter à confusion car l'étiquette ne correspond pas très exactement à ce qui est sous-entendu; on s'accorde tous sur cette définition de la préposition par Dubois et al. (1994 : 377) :

La préposition est un mot invariable qui a pour rôle de relier un constituant de la phrase à un autre constituant ou à la phrase toute entière, en indiquant éventuellement un rapport spatio-temporel, un rapport de possession, de dépendance, etc. le mot ou le groupe de mots ainsi reliés sont appelés « régime » ; les prépositions traduisent donc des relations grammaticales.

Autrement dit, une préposition n'est ce qu'elle est que parce qu'elle **précède** les cas qu'elle régit ; c'est d'ailleurs son rôle dans la syntaxe puisqu'elle a été créée pour remplacer les désinences casuelles. Dans ce qu'on appelle le « verbe prépositionnel », on se demande si la préposition sert à régir le verbe ou si elle a pour rôle de relier le verbe à un autre constituant de la phrase, auquel cas nous parlerions de « postposition »¹¹ plutôt que de « préposition » par rapport au verbe, nous y reviendrons.

Intuitivement, si l'on attribue volontiers le statut de particule (les grammairiens parlent de particule adverbiale) à des morphèmes comme *not* (en anglais) et *ne* (en français), ce n'est certainement pas à cause de leur forme monosyllabique uniquement, c'est aussi parce qu'ils représentent ce qu'on pourrait appeler, pour emprunter une métalangue de Lafont, des morphèmes « dépraxémisés », ultragrammaticalisés, c'est-à-dire des morphèmes en rupture de ban total avec l'extralinguistique. Nous pouvons dès lors affirmer que nous tenons des bases sémantico-formelles pour caractériser la particule et la distinguer ainsi de la préposition. D'ailleurs nous avons déjà montré dans nos travaux antérieurs (voir Silué (2010 : 309)), que la particule *not* en anglais est issue de la subduction (ou dépraxémisation) de la forme vieil-anglaise « *nāwiht* » ("na/no + wiht" = "no + thing" en AC) qui s'est grammaticalisée pour donner *nought* (*naught*) et finalement *not* (*nāwiht* > *nought* >

¹¹ C'est aussi le point de vue qu'adopte Lafont (1978 :280) qui parle de préverbe (comme en allemand et en français où la préposition précède le verbe : *eingehen, surprendre*) ou de postposition (comme en anglais).

not). On voit donc, comme nous l'avons souligné précédemment, que la subduction, ou la grammaticalisation, ou en encore la dépraxémisation des unités linguistiques s'accompagne très souvent d'un allègement de leur masse formelle.

En réalité, La particule est à la préposition (à l'adverbe également) ce que l'article est pour le numéral, le premier étant une forme plus allégée du second. Suivons ce que nous en dit Guillaume (1964 : 170) :

La séparation de la catégorie du nombre et de celle de l'article a consisté à ne retenir du psycho-mécanisme de la première, afin d'en faire un psycho-mécanisme à part, formellement plus léger, que les deux mouvements anti-extensif et extensif lui appartenant et à faire abstraction du nombre lui-même considéré représenter la matière plus que la forme.

Si l'article représente une forme sémantiquement plus allégée du numéral (en anglais, *one* > *a/an* ou en français, *un* (numéral) > *un* (article)), alors nous en déduisons que la particule représente une forme dématérialisée de la préposition, ou, mieux encore, on pourrait même ajouter que la catégorie des particules est constituée d'éléments de relation (mots-outils) qui ont poussé leur subduction, par dématérialisation avancée, jusqu'au bord de la transcendance, dans les limites vectorielles capables de permettre au mot de se porter lui-même dans le discours. Car au delà de cette limite vectorielle, lorsque la subduction n'opère plus par immanence, mais transcende le vecteur du mot, la particule, n'étant plus capable de se tenir par elle-même, devient une flexion. C'est d'ailleurs ce qu'on observe avec les particules *not* et *to* en anglais qui, par ultragrammaticalisation, deviennent des flexions¹² :

do not > *don't*

want to > *wanna*

can not > *can't*

going to > *gonna*

On voit ainsi comment la subduction va jusqu'à abolir l'intégrité formelle du mot. On peut même lire ça et là chez certains auteurs quelques amorces d'analyse de ce hiatus sémantique qui sépare la préposition de la particule. Dubois et *al.* (Ibid. :377) parle de « **préposition vides**, qui sont de simples outils syntaxiques, et des **prépositions pleines**, qui, outre l'indication du rapport syntaxique, ont un sens propre » alors que Lafont parle de **prépositions parapraxémiques** et de **prépositions dépraxémisées**, corroborant ainsi que les outils de relation que sont les prépositions, les conjonctions et les relatifs sont aussi soumis à une ultragrammaticalisation dans l'entier systématique du langage.

Nous nous permettons de revenir sur la distinction entre le sens concret et le sens abstrait des mots grammaticaux, distinction sans doute abstraite elle-même mais non moins réelle. Mais il faut d'emblé souligner que les mots-outils que sont les prépositions, les conjonctions, les relatifs et un bon nombre d'adverbes sont d'abord et avant tous des mots grammaticaux ou grammaticalisés. Mais la grammaticalisation n'étant pas une opération absolue, les unités grammaticales peuvent pousser leur subduction jusqu'à abolir le peu de matière restée en elles, devenant ainsi des outils ultragrammaticaux destinés à des opérations encore plus abstraites, ce sont des métaopérateurs. C'est ce qu'on observe lorsque le démonstratif **that** /ðæt/ se grammaticalise pour donner le relatif **that** /ðət/, ou lorsque la préposition **to** /tu:/ produit, par subduction intra-vectorielle, la particule **to** /tə/¹³. On dirait, dans ces

¹² On observe le même phénomène avec d'autres formes en anglais : *will* > 'll, *have* > 've, etc. En français ordinaire (familier) également, on remarque que la particule *ne* s'estompe progressivement par ultragrammaticalisation. Elle est donc condamnée soit à se trouver un support formel comme en anglais (*je n'veux pas partir*) soit à disparaître (*j'irais pas dans ce village*).

¹³ On pourra juger de cette différence en comparant « *The car is going to the city* » et « *to go there might be risky for her* ». Quoique sémiotiquement les deux opérateurs soient identiques, nous dirons que, d'un point de vue métalinguistique, le deuxième « to » a statut de métaopérateur (sens abstrait) alors que le premier est un simple outil de mise en relation sans plus.

cas-ci, qu'il y a iconicité entre phonétique, sémantique et syntaxe car la réduction sémique est proportionnelle à la réduction du mécanisme acoustico-articulatoire. Il en ressort, comme nous l'avons signifié plus haut, que la préposition et la particule appartiennent à deux niveaux métalinguistiques distincts ; ce qui laisse entrevoir des différences sémantico-syntaxiques et surtout métalinguistiques entre verbes prépositionnels et verbes à particules.

3- Verbes à prépositions et verbes à particules : caractérisations sémantico-syntaxiques et métalinguistiques

Dans la littérature grammaticale consacrée à la langue anglaise, les étiquettes et les paradigmes à propos des structures verbales complexes sont à vrai dire fonction des grammairiens quoique les points de vue se recoupent souvent. Chez Maclin (Ibid : 354), on distingue les « Inseparable Two-Word Verbs » (prepositional verbs), les « separable Two-Word verbs » (phrasal verbs) et les « Three-word verbs ». Quirk et Greenbaum (1976 : 347) en distinguent quant à eux quatre types : les « intransitive phrasal verbs », les « transitive phrasal verbs », les « prepositional verbs » et même les « phrasal-prepositional verbs ». Mais les critères de transitivité et de séparabilité ne sont pas toujours homogènes dans la plupart des descriptions observées à cause de leur caractère perméable et circulaire mais aussi parce que les descriptions élaborées se limitent très souvent à la structure superficielle de ces syntagmes verbaux. On ne saisit pas d'une part pourquoi les verbes prépositionnels sont dits « inséparables » et les verbes à particules « séparables » et d'autre part pourquoi il arrive qu'un même verbe puisse être suivi soit d'une préposition, soit d'une particule ou même souvent d'une particule suivie d'une préposition comme dans « *to look down on* », « *to put up with* » etc. Seule une construction théorique peut nous aider à dépasser le cadre de la description pure afin d'homogénéiser ce qui apparemment s'oppose à toute catégorisation intelligible. Ce recul en amont nous permettra de cerner le rôle de la préposition et de la particule dans les relations syntagmatiques.

3-1- La préposition dans le verbe à préposition : un outil purement relationnel

Nous prendrons soin de rappeler cette définition de la préposition par Dubois et *al.* :

La *préposition* est un mot invariable qui a pour rôle de relier un constituant de la phrase à un autre constituant ou à la phrase toute entière, en indiquant éventuellement un rapport spatio-temporel, un rapport de possession, de dépendance, etc. le mot ou le groupe de mots ainsi reliés sont appelés « régime » ; *les prépositions traduisent donc des relations grammaticales* (Nous soulignons)

Si la préposition traduit une relation grammaticale intrasyntagmatique ou intersyntagmatique, alors nous dirons que dans le plan du verbe, la préposition sert à relier le verbe à un autre segment de l'énoncé étiqueté dans la tradition comme le « régime », comme dans ces énoncés :

- (3) - *Visitors didn't walk over the lawn.*
- (4) - *Ask for help whenever you are in need.*
- (5) - *I'm trying to find someone to look after the children.*

Dans ces trois énoncés, la préposition se trouve exactement à la frontière des segments qu'elle relie, entre lesquels elle établit un certain rapport de dépendance, mais pas n'importe quel rapport. Pour Lafont (Idem : 279-280) : « la préposition consiste à marquer l'incidence du complément sur le verbe ou le nom au point sensible, en diachronie d'énoncé, de cette incidence, devant le praxème nominal ». Autrement dit, la préposition sert à rendre le régime incident au verbe ; ce qui signifie que sans la

préposition, le mécanisme d'incidence ne fonctionnera pas d'autant plus que le verbe se trouve dépourvu de tout ce qui le reliait à d'éventuels actants ou circonstants et les rendaient incident à lui. La préposition vient ainsi pour rétablir cette incidence du verbe perdue dès la langue. Pour Guillaume (1971 (*série B*) : 164-165) :

Un verbe manquant de particularité a, par cela même, une incidence élargie, mais, par manque de particularité, cette incidence élargie reste souvent en discours insuffisamment opérante : le mécanisme en est suspendu avant résultat, ce qui exige, le résultat visé devant être atteint, l'intervention tardive d'une préposition. L'état de structure de l'anglais est celui d'une langue où le verbe, par un excès de généralisation sémantique, produit, en ce qui le concerne, une démission hâtive du mécanisme d'incidence – démission réparée en quelque sorte, en discours, par l'intervention d'une préposition complétive.

La préposition sert donc d'outil de médiation entre le verbe et son complément avec cette différence que la préposition se trouve sémantiquement plus lié au complément qu'au verbe, d'où le métaterme de « préposition » parce qu'elle précède toujours son régime. On comprend dès lors pourquoi certains grammairiens pensent que le verbe prépositionnel est inséparable. En fait, c'est plutôt du complément que la préposition est inséparable et non du verbe ; la préposition et le complément forme une unité syntaxique et sémantique (certains parleraient de syntagme prépositionnel) servant de complémentation au verbe. On peut donc avoir :

(4') – *Ask anyone **for** help whenever you are in need.*

(5') – *I'm trying to find someone to look closely **after** the children.*

Dans les énoncés (4') et (5'), on a pu ainsi séparer le verbe de la préposition, mais il serait difficile d'insérer un autre élément sémantique entre la préposition et le complément¹⁴. On voit ainsi comment le terme « verbe à préposition » peut prêter à confusion parce que la préposition n'opère pas dans le plan du verbe mais sert simplement à le mettre en relation avec son complément. La préposition joue le même rôle relationnel dans le plan du nom comme dans :

(6) – *the plane **from** London*

(7) – *The train **to** Bouaké*

La préposition restera condamnée à jouer un rôle d'outil purement relationnel tant qu'elle conservera en elle un quantum de sens concret exprimant divers types de rapport spatio-temporel, de possession ou de dépendance. La préposition, dans ces cas-ci, a toujours rapport avec l'extralinguistique, elle a le même statut que les adverbes de temps et de lieu avec qui elle se confond souvent. Ce sont des outils métalinguistiques de premier plan. Mais lorsque la préposition (ou l'adverbe) poussera sa subduction aux limites de la transcende en éliminant de son champ sémantique tout ce qui a rapport avec l'extralinguistique, elle deviendra une particule ; s'ensuivra alors un autre type d'emploi dans le discours, en corrélation avec son nouveau statut métalinguistique.

3-2- La particule dans le verbe à particule : un véritable complémenteur sémique

La particule représente une forme plus allégée de la préposition (ou de l'adverbe) qui a expulsé d'elle-même toute notion relationnelle, tout sens en rapport avec l'extralinguistique. Mais l'opération qui conduit à cette forme subduite et grammaticalisée de la préposition n'est pas absolue

¹⁴ Tout ce qu'on pourra insérer entre la préposition et son régime servira à réguler l'extension du complément à travers divers types d'opération de détermination qui n'empièteront nullement sur l'intégrité de la préposition.

mais graduelle et continue (voir Figure 3). L'extension du sens de la particule sera fonction de la distance qui la sépare du plan extralinguistique et/ou métalinguistique. En termes logico-sémantiques, nous dirons que la préposition a un sens plus compréhensif (concret) alors que la particule a un sens plus extensif (abstrait). Ceci dit, nous verrons que la particule, lorsqu'elle suit le verbe, ne sert pas d'outil de mise en relation avec un éventuel complément comme le fait la préposition, mais se comporte elle-même comme un véritable apport sémantique au verbe. Des exemples aideraient à fixer les idées sur la question :

(8) – *The workers **called off** the strike.*

(9) – *She is **bringing up** her sister's children.*

(10) – *He hasn't **turned up** yet.*

Formellement, on aurait beaucoup de mal à distinguer ces exemples de verbes à particule des énoncés (3), (4) et (5) où nous avons des verbes à préposition. Dans les deux cas, nous observons un verbe suivi d'un mot grammatical autonome. Mais une observation plus poussée nous révélerait des différences syntaxiques et métalinguistiques.

Avec les verbes à préposition, nous avons souligné que la préposition formait une unité syntaxique et sémantique avec le complément du verbe qu'elle servait à relier au verbe. Avec le verbe à particule, la particule forme plutôt une unité syntaxique et sémantique avec le verbe dont elle complète le programme sémique. Il en ressort que, contrairement à la préposition, la particule n'entretiendra pas les mêmes types de rapports « intimes » avec le complément qui la suit. C'est pour cette raison qu'on la caractérise comme séparable, mais elle est séparable non seulement du verbe (lorsqu'il est transitif)¹⁵, mais elle peut aussi être inversée avec le syntagme objet qui la suit, surtout quand celui-ci est pronominalisé. Qu'on en juge :

(8') – *The workers **called the strike off** (they called it off).*

(9') – *She is **bringing them up**.*

Ces premiers tests syntaxiques nous révèlent déjà ce qui différencie un verbe à particule d'un verbe à préposition. Mais au-delà de ces faits de surface, on peut faire remarquer que la particule a son programme sémique orienté vers la gauche, en direction du verbe, alors la préposition a le sien orienté vers la droite, en direction du complément.

En réalité, c'est la classe des adverbes qui fournit l'essentiel des particules à tel point qu'on a très souvent du mal à tracer la frontière entre ce qui est adverbe et ce qui est particule. C'est cette confusion qui ressort dans l'étiquette traditionnelle « particule adverbiale ». Il ne s'agit cependant pas de tracer une frontière étanche entre un adverbe et une particule, mais plutôt un continuum fluide où l'adverbe et la particule serait aux antipodes l'un de l'autre.

L'exemple du verbe *turn up* peut nous aider à mieux cerner ce qui différencie métalinguistiquement un adverbe d'une particule. En effet, *turn up* produit deux sens différents selon qu'on traite *up* comme un adverbe ou comme une particule. Dans le premier cas où *up* conserverait tout son programme de sens, on verra que *turn up* pourra signifier « tourner quelque chose vers le haut, élever etc. » ; mais lorsqu'on traitera *up* comme une particule, *turn up* signifiera « arriver, apparaître » :

(11) – *I'm cold, would you **turn the heating up** please ?*

(12) – *Peter **turns up** late again.*

¹⁵ La transitivité étant une propriété du verbe et non de la particule, il est tout à fait naturel que l'objet puisse s'insérer entre eux.

(13) – *He will **turn up** one of these days.*

D'un emploi à l'autre, on parle souvent d'expression idiomatique ou même de métaphore. Mais qu'est-ce qu'une expression idiomatique ou une métaphore si ce n'est un emploi métalinguistique en rupture de ban avec le sens propre, concret d'une forme linguistique. Du sens propre (concret, extralinguistique) au sens figuré ou idiomatique (abstrait, métalinguistique), les différentes unités qui composent un verbe à particule mettent entre parenthèse certains de leurs sèmes pour à nouveau former ensemble une unité sémantique qui n'a conservé de leur sens premier qu'un souvenir plus ou moins lointain. Dans l'énoncé (11), *turn* (verbe) et *up* (adverbe) ont tout conservé de leurs programmes sémiques respectifs, ils bénéficient en cela chacun d'une certaine autonomie syntaxique et sémantique ; le verbe *turn*, dans ce cas-ci, pourra s'adjoindre d'autres adverbes selon le sens visé (*turn on, turn down, turn off, turn round* etc.). Mais dans les énoncés (12) et (13), le verbe *turn up* forme un tout sémantique et syntaxique. On voit donc que du sens extralinguistique (propre) au sens métalinguistique (figuré, idiomatique) la structure verbale gagne en « intimité » parce que la structuration et la restructuration a tendance à créer une cohésion discursive entre les structures linguistiques.

Ce qui vaut pour le verbe à particule *turn up* vaut pour beaucoup d'autres verbes à particules (*catch on, give in, set up, stand out* etc.). Evidemment, d'un sens concret à un sens abstrait, tous les chevauchements et toutes les variations sont possibles avec pour corollaire des différences de sens variables selon le degré d'autonomie et/ou de cohésion. L'essentiel pour nous est de maintenir une distinction métalinguistique entre adverbe, préposition et particule.

Une fois qu'on a compris ce qui différencie un verbe prépositionnel d'un verbe à particule, on peut saisir la pertinence linguistique de ce que les grammairiens appellent « phrasal-prepositional verb », autrement dit une structure verbale encore plus complexe composée à la fois d'une particule et d'une préposition comme dans ces exemples suivants :

(14) – *He won't **put up with** a lot of teasing*

(15) – *The old lady's daughter **look in on** her every day.*

(16) – *Abetting this is the fact that most contractual business of society is carried **on in** writing¹⁶.*

Aussi complexes que ces structures verbales puissent paraître, elles n'échappent pas à ce que nous avons dit précédemment au sujet des verbes prépositionnels et des verbes à particule. Dans une structure de type verbe + particule (ou adverbe) + préposition, la particule est un complément sémique du verbe, son programme de sens est orienté vers la gauche, en direction du verbe alors que la préposition introduit un complément du verbe, son programme de sens est donc orienté vers la droite, en direction du complément. La particule et la préposition n'opèrent donc pas dans le même plan même si leur juxtaposition répétée a tendance à faire d'eux une unité syntaxique. L'un est un apport sémique alors que l'autre opère dans le relationnel.

(17) – *He was countering what seems to be a universal flaw in human nature: to build self-esteem by **looking down on** those less fortunate.*

(18) – *My doctor says I should **cut down on** cigarettes.*

¹⁶De « *look in on* » à « *is carried on in* », on peut observer la perméabilité des taxonomies élaborées. Mais ce sont les tests syntaxiques et sémantiques qui seuls peuvent nous aider à démêler cet écheveau complexe.

En conclusion, nous dirons que les verbes prépositionnels et les verbes à particule représentent tous deux des verbes de discours, c'est-à-dire des verbes qui, ayant perdu leurs éléments formateurs dès la langue, s'en remettent au discours pour palier à ce vide sémantique et syntaxique, par l'entremise de cas de discours. Mais la préposition et la particule, quoiqu'étant tous deux des cas de discours, des mots grammaticaux autonomes, n'ont pas le même statut métalinguistique, et par conséquent n'opèrent pas dans le même plan par rapport au verbe, même si, à l'observation, elles restent toutes deux postposées au verbe. C'est ici l'occasion de rappeler que la science du langage nous a toujours appris à dépasser ce qui s'offre d'emblé à l'observation en remontant en amont pour co-naître avec et donc comprendre les phénomènes linguistiques.

Le concept métalinguistique, selon l'acception adamczewskienne du terme, nous a servi d'instrument heuristique pour (dis)cerner ce qui (dés)unit verbes prépositionnels et verbes à particule. Les prépositions sont des opérateurs grammaticaux de premier plan alors que les particules sont des outils métalinguistiques ultragrammaticaux de second plan. Il s'ensuit qu'ils n'entretiennent pas les mêmes rapports avec le verbe même s'ils sont tous deux nés de la même nécessité : palier à la ruine du système désinentiel.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMCZEWSKI, Henri, (1982), *Grammaire Linguistique de l'Anglais*, Armand Colin, Paris
- CRÉPIN, André, (1994), *Deux Mille Ans de Langue Anglaise*, Nathan, France
- DUBOIS, Jean, & al., (1994), *Grand Dictionnaire. Linguistique & Sciences du Langage*, Larousse, Paris
- GUILLAUME, Gustave, (1964), *Langage et Science du Langage*, Librairie A.-G. Nizet (Paris) et Presses de l'Université de Laval (Québec)
- GUILLAUME, Gustave, (1971), *Leçons de Linguistique, 1948-1949, Série A : Structure Sémiologique et Structure Psychique de la Langue Française I*, Les Presses de l'Université Laval, Québec
- GUILLAUME, Gustave, (1971), *Leçons de Linguistique 1948-1949, Série B, Psycho-systématique du Langage, Principes, Méthodes et Applications I*, Presses de l'université Laval, Québec
- JESPERSEN, Otto, (1971), *La Philosophie de la Grammaire*, Les Editions de Minuit, Paris
- LAFONT, Robert, (1978), *Le Travail et la Langue*, Flammarion, France
- LANCRI, Annie, & NAUDÉ, M, (1994/1995), *Grammaire Diachronique et Synchronique de l'Anglais. Langue Ancienne, BM 313 A*, Université de Paris III, Sorbonne Nouvelle, service des publications
- LEHMANN, Alise, & MARTIN-BERTHET, Françoise, (2005), *Introduction à la Lexicologie, Sémantique et Morphologie*, Armand Colin, Paris

LYONS, John, (1970), *Linguistique Générale: Introduction à la Linguistique Théorique*

Librairie Larousse, Paris

MACLIN, Alice, (1981), *Reference Guide to English: A Handbook of English as a Second*

Language, Cbs College Publishing, Washington DC

MEILLET, Antoine, (1975), *Linguistique Historique et Linguistique Générale*, Edition Champion,

Paris

QUIRK, Randolph, & GREENBAUMS, Sidney, (2000), *A University Grammar of English*, Longman,

Singapore

SILUE, N, Djibril, (2010), *Les Opérations Transcatégorielles dans la Grammaire anglaise*, Thèse

Unique de Doctorat sous la direction de Pr ADOPO Assi François, Université de

Cocody-Abidjan, Département d'Anglais